

EXPO

L'ÉTOFFE DES HÉROÏNES

ÉVÈNEMENT À LA HALLE SAINT-PIERRE À PARIS

Considéré au mieux comme de l'art appliqué, au pire comme une activité purement féminine relevant de la sphère domestique, l'art textile est demeuré longtemps exclu du canon moderne. Et pourtant, Yto Barrada s'avoue fascinée par la technique du tissu « dévoré », qui use de la dégradation et de l'altération pour faire surgir de nouveaux motifs. Aussi est-ce à la Halle Saint-Pierre, dans le voisinage de l'exposition « L'étoffe des rêves » en mars dernier, que l'artiste a voulu présenter à la presse son saturnien projet textile pour le pavillon français à la Biennale de Venise 2026. « Or moi, je veux que cela sente le bouc », lance-t-elle. EMMANUEL DAYDÉ

Annonçant le retour de l'âge textile, Jean Dubuffet écrivait déjà à Michel Thévoz : « L'art culturel est une invention d'hommes à destination des hommes. S'agissant d'art brut, les femmes y sont bien plus adroites, bien plus à l'aise que les hommes. » Il en voulait pour preuve les révélations médiumniques tricotées par Jeanne Tripier pour répondre aux assauts hallucinatoires de « la voix gutturale », ou encore l'emploi brutalisé de fils de toutes grosseurs, de coton perlé, de soie, de laine et même de ficelle par Juliette Élisabeth Bataille, « diligente ménagère » métamorphosée en femme sauvage. « La pensée de l'art brut, affirme en écho Martine Lusardy, c'est comprendre la nature même de la création, ce besoin irrésistible de créer, avec un réservoir d'images caché, refoulé au fond de soi. » Pour la directrice de la Halle Saint-Pierre, cet afflux d'images irrésistible se déverse aujourd'hui « dans le désordre dramatique fort interloquant » (*dixit* Dubuffet) d'une création textile hors normes.

« Il y a un optimisme de salaud de la beauté », avertissait Sartre. Mais si la brodeuse suisse Esther Tanner-Marcoux n'avait pas rencontré dans le train Max Goldinger, et ne l'avait présenté à son premier mari Ficht Tanner, musicien brodeur qui cultive un lyrique alphabet chanté, comment celui-ci aurait-il pu étoffer sa vie pour endiguer sa souffrance ? Traumatisé par une brutale castration opérée en hôpital psychiatrique, Goldinger retrouve goût à la poésie en entortillant de ficelles et de fils de fer des vis et des bouts de bois récupérés dans la rue, comme autant de cordes sur une harpe imaginaire.

HARPES IMAGINAIRES ET EX-VOTO BRODÉS

Sujette à un trouble anxieux généralisé, diagnostiquée autiste Asperger en 2022, la Rouennaise Alicia Lasne, elle, recoud sa vie dans des ex-voto brodés, où des arbres de vie dispensent des fleurs, des animaux et des squelettes aux couleurs de l'incendie. « Je n'attends rien, je ne prévois rien, je ne suppose rien, dit-elle : tout est dicté. » Isolée du monde extérieur dans une maisonnette près de Dieppe, où elle vit sans téléphone portable ni Internet, Nicole Bayle révèle dans le tricot ce qu'il y a dans son cerveau. « Depuis 1995, je tricote 3 heures 30 tous les soirs devant la télé, dit-elle. J'arrêterai à ma mort. » Inlassablement répétées, « comme dans certaines religions où le chapelet tourne sans fin dans la main incantatoire », ses litanies de personnages, de masques, de totems ou de signes entrent dans une autre dimension, réminiscence mystérieuse d'un Chant du monde que n'aurait pas renié Lurçat.

« Ce sont les fils, le secret ! », avance Sheila Hicks. Étudiante, la doyenne de l'art textile contemporain admirait les peuples des Andes, qui préservent leurs tribus en enveloppant leurs momies de textiles, de chiffons et « de choses tissées, crochétées, nouées ». Si Hervé Bohnert, chef pâtissier de métier, défie la mort en enserrant les squelettes de la crypte des capucins de Palerme d'arsenic et de vieilles dentelles, la Gantoise Micheline Jacques leur rend un funèbre hommage avec ses chambres de sommeil peuplées de fantomatiques veilleurs. Corps de mousse sans visages, recroquevillés et drapés de nylon effiloché à la manière de lépreux, ses morts-vivants semblent arrachés à la condition humaine dans une tombe qui ne veut pas se refermer.



LE DIABLE ET LES TYRANS

Revendiquant la part du diable, le graphziste Stéphane Blanquet renouvelle la tapisserie gothique en remplaçant ses mille fleurs par des cadavres en décomposition épanus sur d'exubérants terrains vagues. Contraint de se faire taxi à l'arrivée du Covid, l'Iranien Alireza Abashi Sisi - dit CC - ressuscite la splendeur archaïque de l'art qadjar, en brodant à la machine à coudre sur de vieux tapis les combats des légendaires tyrans et justiciers du *Livre des rois* de l'ancienne Perse. Bien qu'issue d'un monde culturellement informé, Aurélia Jaubert le délaisse pour user de multiples canevas populaires et remplir de brueghéliennes et étouffantes tapisseries de Bayeux, où Claude François se mêle à Greuze ou Bécassine, en une invasion de l'Angleterre devenue kermesse héroïque.

Parce qu'ils se démarquent de l'art-thérapie, ce sont toutefois les grands ateliers participatifs qui contribuent sans doute le mieux à déporter les trop strictes définitions de l'art brut. Interrogeant la normalité en synergie et sans hiérarchie, les exclus du commun à l'ouvrage obéissent - si l'on en croit Thévoz - au principe anarchiste de « chacun selon ses possibilités, et à chacun selon ses besoins ». « Dans une société communiste, il n'y aura plus de peintres, écrivait Marx, mais tout au plus des gens qui, entre autres choses, feront de la peinture. » À la « S » Grand Atelier, centre d'art rural établi à Wielsam en Belgique et qui accueille des artistes porteurs d'un handicap mental, Rita Arimont n'y aura longtemps pas trouvé sa place. Jusqu'à ce qu'elle s'enthousiasme pour la mousse des épauettes de veste, qu'elle tresse en d'aériennes sculptures, agitées à la façon du *Ballet des pauvres* de Tinguely. Malaxant cette matière souple sous des papiers collants, de la laine, du cellophane ou du polystyrène, la confectionneuse de grigris édifie des cataractes de chairs roses et mortes en suspension, comme autant de chevelures coupées. Engagé dans une œuvre monomaniaque, Alexandre Vigneron, lui, brode tout d'abord à la maison, au point de croix, d'innombrables compositions abstraites en hommage au rectangle, avant de venir terminer ses obsessions géométriques à l'Atelier.

« Nous sommes de l'étoffe dont sont faits les rêves, assurait Shakespeare, et notre petite vie est entourée de sommeil. » Si le sommeil de la raison engendre des monstres, celui de la déraison ferait-il naître des vies ? ●



À VOIR

Halle Saint-Pierre
à Paris (18^e)
« L'étoffe des rêves - création textile » jusqu'au 31 juillet

Pavillon français
de la Biennale de Venise 2026
« Yto Barrada: comme Saturne »
du 9 mai au 22 novembre